

L'ÉTAT-PATRON RÉTABLIT LA DIME

Que vont oser les autres patrons ?

Le libertaire

ORGANE HEBDOMADAIRE DE L'UNION ANARCHISTE-COMMUNISTE

Novembre 1895 - Novembre 1933

C'EST en effet le 16 novembre 1895 que notre camarade Sébastien Faure lançait cette feuille magnifique *Le Libertaire*. Le premier numéro eut un tel succès qu'il fallu procéder à un second tirage !

Le Libertaire est maintenant au seuil de sa trente-neuvième année. Pendant près de 40 ans il a lutté, travaillé sans relâche, pour faire pénétrer dans les cerveaux ouvriers, la haine du capital, de ses suppôts, de ses gouvernants, de ses policiers, il a clamé son espoir d'un monde meilleur il veut l'instauration du communisme-anarchiste.

Il s'est tu pendant les longs mois où les travailleurs poussés par une propagande infâme, s'entre-égoisaient pour sauvegarder le Droit et la Culture menacés...

Le premier il a défendu la Révolution Russe contre tous les coquins.

Un moment, il eut une grosse influence sur le monde syndical. Mais vint la scission, les heurts. Et *Le Libertaire* n'ayant plus cet appui indispensable, l'unité ouvrière, perdit beaucoup de son autorité, de sa force morale auprès des ouvriers.

Grâce à la volonté, à l'énergie, il a pu tenir le coup jusqu'ici.

Certes, nous traversons une période difficile, la crise économique ne nous épargne pas. Les ressources de nos ca-

marades diminuent, et diminuées aussi les oboles.

Aucun camarade ne voudrait voir disparaître le plus vieil organe anarchiste, et le plus ancien de tous les journaux révolutionnaires de ce pays.

Quelles répercussions s'il était obligé de se taire. Il n'y a plus de mouvement, plus d'anarchistes, dirait-on !

De notre côté, nous mettons tout en œuvre pour effectuer un relancement définitif pour le début de janvier 1934.

Nouvel an, nouvel effort !

Mais nous avons besoin pour cela de tous les encouragements, de tous les concours, de l'appui financier de tous nos camarades.

Pour lui venir en aide, nous organisons une Matinée Artistique (dont nos amis trouveront le programme d'autre part). Il faut que tous les camarades, et amis de la région parisienne, qui ont à cœur de voir se développer la propagande anarchiste et de faire vivre *Le Libertaire*, soient présents dimanche !

Un certain nombre d'abonnés en retard, depuis quelques mois, n'ont pas répondu aux appels que nous leur avons lancés.

Camarades, rompez votre silence, répondez favorablement à cet ultime appel !

Il faut que *le LIBERTAIRE* vive !

Le néo-socialisme français ou la querelle des renégats

En vérité, les dissensions qui bouleversent actuellement le parti socialiste français, offrent grand intérêt ; non seulement pour les éléments nouveaux qu'elles introduisent dans la vie politique de ce pays, mais surtout pour les indications générales qu'elles fournissent au sujet de la branche réformiste du socialisme autoritaire.

Il faut, bien entendu, entreprendre ce rapide examen en laissant toute illusion, en ayant nettement conscience que les renégats de la S. F. I. O. ne renieront jamais un reniement et ne trahiront jamais qu'un peu plus vite et un peu plus avant.

Pour nous, entre les « durs » et les « mous », il ne saurait être question de principes, mais seulement de degrés dans la déchéance.

Ceci dit, voyons les éléments en présence, ce qu'ils valent et ce qu'ils veulent.

En définitive, que représente (on devrait plutôt dire, que représentent) le social-réformisme ?

Plus rien d'autre qu'une survivance de la prospérité capitaliste. Par un processus qu'il est inutile de rappeler, le social-réformisme évolua dans le sens d'un organisme parfaitement adapté à l'intérêt du régime qu'il prétendait combattre. Devenu une sorte d'état-tampon entre l'intérêt capitaliste et l'intérêt prolétarien, essentiellement législateur et parlementaire, le social-réformisme — dans ses dernières années surtout — ne vivait plus, en somme, que de bluff, d'intimidation et de chantage.

Préchant le calme aux travailleurs, montrant le poing au capitalisme, nassés maîtres dans l'art de souffler le chaud et le froid, les politiciens social-réformistes vivaient et prospéraient comme poissons dans l'eau, au milieu d'une lutte sociale, assez vive pour que leurs talents puissent s'exercer et point trop vive pour que leurs interventions soient inutiles.

Les meilleures choses n'ont qu'un temps...

Pour le malheur de M. Blum, autant que pour celui de M. Déat, la bourgeoisie ne se laisse plus intimider et ne veut plus chanter. Quand le capitalisme, loin de drainer automatiquement les planteurs bédouins d'antan, sent sa base même chanceler ; que signifient encore les éclats de voix et la démagogie de ces messieurs ?

La bourgeoisie, au reste, renverse les rôles et, maintenant, ce sont les dents, passe de la défensive à l'offensive.

Elle attaque même si bien, sait à l'occasion être si adaptable, qu'en Italie, en Allemagne et ailleurs, les « camarades » de la 2^e Internationale furent proprement liquidés, sans que leurs trahisons et bassesses lesseient leurs ennemis.

Il n'y a plus de doute : dans les conjonctures actuelles, le socialisme doit disparaître ou se battre. Or, précisément, ces messieurs de la S. F. I. O. sont prêts à tout, sauf à la bataille. Ne pas se battre, telle est leur première maxime stratégique ; c'est-à-dire abandon total de la tactique révolutionnaire. Là-dessus, du plus dur au plus mou, tous les politiciens socialistes sont, au fond du cœur, unanimes.

Après cela, qu'espèrent encore M. Blum et tous ceux qui dirigent les épaves de la 2^e Internationale ? Eh, ma foi ! pour que nous puissions le dire, il faudrait bien qu'ils le précisent un peu. Or, quand on cherche à pénétrer la pensée d'un Vandervelde, par exemple, on trouve en tout et pour tout l'affirmation que le socialisme triomphera un jour, et quoique cela fasse toujours plaisir, c'est néanmoins un peu sommaire.

La vérité, c'est que là-dessus les social-réformistes ne disent positivement rien parce qu'ils n'ont rien à dire.

Toute leur politique repose sur le secret espoir que « les choses s'arrangeront », que la crise passera sans bouleverser réellement les rapports économiques et la structure politique. Au total, se rallier au moins d'essai, essayer de surmonter, en attendant le retour au bon vieux temps des marchandages et des profits.

À côté de cela, ou plutôt, contre cela, que signifient les socialistes nouveaux ? Que cache leur socialisme-révolutionnaire ?

Sous leurs dehors confus et contradictoires, les Déat, Marquet et consorts sont, au fond, infiniment plus réalistes et plus malins que leurs frères ennemis. Alors, que ces derniers se cramponnent désespérément à leur chère démocratie capitaliste et désirent simplement voir continuer par leur part le petit jeu qu'il joua avec succès pendant près d'un demi-siècle, les socialistes nationaux ont compris qu'une phase historique nouvelle était née.

(Voir la suite page 2.)

En marge du 11 Novembre

SIGNE DES TEMPS

Onze novembre ! En ce jour anniversaire de la clôture de l'affreux tuerie de 1914-18, l'union sacrée s'est à nouveau réalisée, de Bouillon à Tardieu, pour chanter la gloire de nos armées et prouver les esprits à l'éventualité d'un nouveau « Der des der ».

Sans doute, en pareille circonstance, il convenait de répondre aux parades chauvines par des manifestations antiguerristes, tendant à démontrer les sentiments pacifistes de l'élément ouvrier et sa volonté de se débarrasser de tous les fauteurs de guerre et de misère, quels qu'ils soient. Le parti communiste et ses filiales n'y ont pas manqué, de même le parti socialiste. Nous devons cependant constater que le caractère politique de ces organisations leur interdisait la possibilité de grouper autour d'eux des fidèles ou des sympathisants.

Nous savons qu'il est dans la région parisienne des dizaines de milliers d'hommes conscients désireux d'affirmer leur volonté de paix et de justice sociale. Or, malgré le battage organisé par le P. C. et l'*« Humanité »*, cinq à six mille manifestants seulement (et non 30.000 comme l'annonçait l'*« Humanité »* du 12), avaient consenti à se déplacer à la Plaine Saint-Denis. Quant aux socialistes, ils groupaient environ 3.000 participants au Panthéon.

A quoi tient cette défection ? C'est ce qu'il nous a paru utile de rechercher. Il y a, à cela plusieurs raisons ; mais il est indéniable que la principale est la division du mouvement ouvrier en plusieurs courants, dont chacun reste livré à la turlutte, ouverte ou cachée, d'une politique particulière.

Où sont nos manifestations d'avant-guerre, me confiait un vieux militant syndical, nous reviennent de la manifestation de la Plaine, à cette époque, certes, les différentes tendances du mouvement syndical se heurtaient avec passion au sein de la vieille C. G. T., mais, pour des objectifs communs, un même courant d'humanité regroupait tous les militants. Aussi quel caractère ennuyeux avaient ces manifestations dont l'ampleur dépassait dix fois celle d'aujourd'hui. Sûre de ne froisser aucun sentiment, de ne heurter aucune conception politique ou philosophique, la C. G. T., s'élevant au-dessus des tendances, lançait des mots d'ordre dont la force de rayonnement ralliait toutes les énergies.

Où, mais depuis... la scission s'est produite avec le départ de la tendance révolutionnaire, l'esprit de lutte sur le terrain de l'action directe a quitté la vieille C. G. T. dont les bonzes, oublieux des principes du syndicalisme, collaborèrent dans les sphères officielles.

Créée pour remédier à cette situation, la C. G. T. U. qui se développait rapidement, pouvait espérer de grandes choses. Hélas ! la politique et le sectarisme outrancier sont venus à bout de ces espoirs. Les aspirations, Et cela continue, en s'aggravant chaque jour sans que l'on perçoive une réaction sérieuse de part et d'autre...

Ainsi la classe ouvrière, ballottée entre les organisations adverses, désabussée par la carence et le servilisme des uns, trompée par les politiciens moscovites reste désemparée et ne réagit plus. Ses ressorts sont brisés.

Quelle conclusion tirer du spectacle de cette dispersion des efforts qui aboutit au néant, sinon que les anarchistes doivent se trouver à la tête du mouvement pour le regroupement des forces vives du prolétariat. Tâche ingrate, certes, mais non insurmontable.

Nous avons conscience, qu'en ces moments tragiques pour la classe ouvrière internationale, notre responsabilité est engagée. Pendant qu'il est temps encore, rassemblons les tronçons épars et formons bloc pour résister aux assauts répétés de la réaction capitaliste à qui profitent nos divisions.

Si nous ne savons pas agir dès maintenant, nous pourrions certain jour regretter d'avoir subi le sort de nos frères d'Allemagne, pour n'avoir pas su, ou voulu, faire le geste de réconciliation indispensable.

Ce n'est pas la vaine phraseologie, mais le signal d'alarme qui doit nous dresser unis contre le courant qui, si nous n'y prenons garde, nous mène droit à la guerre et au fascisme.

N. F.

Allons-nous à la guerre ?

PENDANT plusieurs années, — pendant la fameuse période, — le Parti communiste n'a cessé de nous parler de la guerre imminente, de la préparation de la guerre impérialiste contre l'U.R.S.S. Actuellement, le ton s'est un peu modifié, on en parle bien encore un peu, mais c'est beaucoup plus par habitude que pour l'application d'un mot d'ordre « juste ».

La guerre, pourtant, apparaît beaucoup plus proche que jamais, et ceci est sans doute l'avis du camarade Litvinoff qui court les chancelleries en quête de signatures de pacte de non agression...

Notre grande presse prépare activement les esprits à l'acceptation d'un nouveau conflit. Le résultat du plébiscite d'Hitler, — résultat prévu — a été l'occasion d'un tapage chauvin, qui rappelle le ton de cette même presse dans les années qui précédèrent 1914. Que la volonté de revanche anime un grand nombre d'Allemands, ceci est indéniable, mais ce ne sont pas nos patriotes qui devraient s'en plaindre. Les hurlements des nazis ressemblent énormément aux cris de nos nationalistes.

L'Allemagne va réarmer. La Conférence du désarmement est en sommeil ; son président menace de démissionner. Paul-Boncour, l'admirateur du soldat Polonais a affirmé à la tribune de la Chambre, la volonté pacifiste de la France décidée à aboutir à une convention sur le désarmement. Le grotesque continue. La politique de notre gouvernement est claire : inspirer et entraîner les actions collectives nous ne pouvons que les approuver — sans toutefois y pousser puisque c'est la affaire de tempérament. Et puis quand les masses se laissent mener tout doucement vers les proches abattoirs les yeux bandés et les oreilles bouchées les individus, comme le dit Jules River dans le *« Courrier »*, sont bien obligés de se substituer aux collectifs défaillants. Ainsi de l'objection de conscience. Ah ! l'objection de conscience et les objecteurs n'ont pas très bonne presse en ce moment. Au moment où Henri Ferjasse en est à son 3^e jour de grève de la faim, il se trouve même dans les rangs révolutionnaires ou présumés tels — négliçons les cris des Vautels et autres oies du Capital — des roquets pour outrager son sacrifice. Voilà qu'une nouvelle revue — ça s'appelle *Karl Marx* et dans la pensée de ses éditeurs ça veut tout dire — vient aboyer contre les anarchistes et les objecteurs de conscience.

Dans cette revue, un certain Henri Dancet « ayant examiné les événements d'une façon strictement positive et en se dégageant de toute sentimentalité » — et comment ! — se déclare en droit de considérer comme des bourgeois, donc comme des ennemis, tous ces malheureux de l'objection de conscience, anarchistes en révolte contre leur propre mère : la pensée bourgeoise ; saboteurs de l'action révolutionnaire ; hommes du passé qui cherchent à influencer l'avenir par leurs méthodes surannées et qui prêtent hypocritement, dans leur haine du socialisme, le poteau d'exécution à la barricade ».

Voilà. Textuel et en toutes lettres. Henri Ferjasse ne serait donc qu'un hypocrite qui n'a en vue que d'embêter par ses méthodes surannées et l'avenir et les courageux combattants de la barricade *Karl Marx*.

Le grand petit jeune homme de cette revue — car j'ai oublié de vous dire que c'est une revue strictement de « jeunes » — s'appelle Charles Fraval. Il est l'auteur d'une *« Histoire de l'arrière »*. Est-ce que vous ne

à lutter contre Hitler. La politique de notre gouvernement prépare la grande union sacrée, dans laquelle s'embrassent déjà certains chefs socialistes et syndicalistes.

Les causes de guerre ne sont pas seulement en Europe, mais les causes les plus proches se trouvent en Extrême-Orient. La Chine est actuellement devenue les Balkans du monde. Le chemin de fer de l'Est chinois met aux prises la Russie et le Japon. Comment se terminera cet antagonisme ?

La politique de la Russie est nettement pacifique, l'U.R.S.S. a trop besoin de la paix ; mais combien de temps cela durera-t-il ?

Les temps que mettra Litvinoff pour négocier de Bontré à Londres avec la France, et l'Amérique peut-être, l'International Communiste nous a habitués à de tels tournants que l'on se demande toujours qu'elle sera la nouvelle ligne demain.

L'avenir apparaît sombre. Les événements se précipitent, la guerre rôde, et les peuples tombent de plus en plus dans l'indifférence ; allons-nous reconnaître sous peu les terribles journées d'août 1914 ? La question se pose avec toute sa tragique angoisse.

Il n'est que temps d'agir : nous devons intensifier la lutte contre la guerre. L'U.A.C.R. dans son dernier congrès d'Orléans, a indiqué les moyens qu'elle entendait employer pour mener cette lutte à bonne fin.

La place nous faisant défaut dans ce court article, pour les indiquer et les commenter, nous reviendrons sur ce sujet dans notre prochain numéro.

Tous les anarchistes — communistes doivent comprendre que l'heure n'est plus aux vaines discussions, mais bien à l'action coordonnée, le danger qui menace est trop grave pour que nous ne fassions pas tout ce qui est dans notre possible, pour lutter contre.

Le coin des jeunes

LE MOUVEMENT J. G. S. EN BELGIQUE

Alors que dans la plupart des pays de l'Europe occidentale, le mouvement des jeunes socialistes est resté numériquement faible, nous assistons en Belgique à un développement extraordinaire des formations de jeunes gardes.

Si en France, par exemple, les J. G. S. ont un simple caractère de jeunesse, en Belgique, sans influence véritable, par contre le mouvement J. G. S. belge apparaît comme élément déterminant de l'activité politique des groupements politiques officiels tel le Parti Communiste.

Une pareille situation mérite un examen attentif, car il y a là une expérience dont les jeunes libertaires peuvent tirer leçon.

À l'heure actuelle, la Fédération Nationale des Jeunes Gardes Socialistes groupe environ 30.000 membres, elle possède des tribunes à 50.000 exemplaires, elle possède des tribunes de jeunes dans la plupart des quotidiens social-démocrates et certaines fédérations locales éditent des journaux périodiques tels la *« Révolution Belge »* qui fait paraître bi-mensuellement « Révolte » et en diffuse près de 6.000 exemplaires.

Ces quelques chiffres indiquent déjà le rayon d'action des J. G. S. et si on ajoute que chaque fédération régionale ou locale organise, l'hiver, dans des salons, l'école en plein air, plusieurs réunions chaque semaine, il apparaît clairement que les jeunes socialistes belges influencent incontestablement l'opinion ouvrière.

La bourgeoisie le sent très bien et a pris dernièrement certaines mesures de répression contre les éléments révolutionnaires socialistes, trotskystes, libertaires) en interdisant quelques-uns de leurs journaux, en expulsant certains de leurs membres du comité international pour leur lutte antimilitariste et en est arrivé à étudier des projets de législation antirévolutionnaire, tel l'interdiction des formations de défense ouvrière (M. D. O.) étroitement rattachées au mouvement Jeune Garde.

Les causes de ce développement rapide des J. G. S. belges, lesquels il y a quelques années végétaient de la même façon que les jeunes socialistes des pays voisins, résident surtout dans le désarroi provoqué par la crise économique, le chômage très développé, les salaires réduits à l'extrême, le déséquilibre social permanent et par suite dans un besoin d'activité, de lutte anticapitaliste, dans la recherche d'une mystique de rénovation sociale.

C'est ce qui fait que le mouvement a pris un caractère de masse et constitue bien plus un courant émanant de la jeunesse ouvrière elle-même plutôt qu'une organisation politique créée par la simple volonté du Parti Ouvrier Belge, section de la 1^e Internationale, et auquel la J. G. S. est affiliée.

La preuve en est que dans les régions du pays où les social-démocrates ont peu pénétré cette inquiétude de la jeunesse s'est manifestée par la naissance de groupes de jeunes nationalistes flamands ou encore le développement rapide des Jeunes Ouvrières chrétiennes qui groupent environ 30.000 jeunes dans leurs cadres.

La position politique des J. G. S. est nettement marquée par cet état d'esprit, ils sont révolutionnaires, ils ont conscience de la nécessité de la lutte de classes, repudient le principe de défense nationale, etc...

Adhérents au Parti Ouvrier, ils en forment l'élément gauchiste et essayent de le redresser dans le sens révolutionnaire. Avec le nouveau des militants groupés autour de la « Action Socialiste » ils forment l'opposition au sein du P. O. B.

Le Parti Communiste possède chez eux certain sympathie, mais l'incapacité stérilement stérile, son manque d'habileté ne lui permet pas de transformer cette sympathie en influence directe et organisée.

En dehors de leur état d'esprit sain et digne d'une jeunesse ouvrière, l'action des J. G. S. est viciée par une série de faiblesses découlant de leur fausse position au point de vue organique et idéologique.

Quand on parle de fausse position idéologique il faudrait plutôt dire manque d'idéologie. En effet sur une série de problèmes des plus importants tels la question de la dictature du prolétariat, de la valeur de la démocratie bourgeoise, du rôle dévolu au syndicat et au parti, aucune position claire n'est adoptée et les sections sont influencées par telle ou telle conception toute personnelle, de j'en ai l'autre des militants ouvriers.

Au point de vue tactique, la même confusion régnait à propos du mouvement d'Amsterdam,

alors que des fédérations entières semblaient se laisser rouler par la phraséologie stalinienne, d'autres se refusant obstinément à l'adhésion au dit-mouvement, la question de la valeur de l'objection de conscience non plus n'est pas nettement tranchée.

Une autre faiblesse incurable celle-là, découle de la formation des J. G. S. en P. O. B., de l'obéissance stricte de la discipline du parti, de l'influence des réformistes majoritaires, du respect des « vieux » comme Vandervelde, etc...

Si en France, par exemple, les J. G. S. ont un simple caractère de jeunesse, en Belgique, sans influence véritable, par contre le mouvement J. G. S. belge apparaît comme élément déterminant de l'activité politique des groupements politiques officiels tel le Parti Communiste.

Une pareille situation mérite un examen attentif, car il y a là une expérience dont les jeunes libertaires peuvent tirer leçon.

À l'heure actuelle, la Fédération Nationale des Jeunes Gardes Socialistes groupe environ 30.000 membres, elle possède des tribunes à 50.000 exemplaires, elle possède des tribunes de jeunes dans la plupart des quotidiens social-démocrates et certaines fédérations locales éditent des journaux périodiques tels la *« Révolution Belge »* qui fait paraître bi-mensuellement « Révolte » et en diffuse près de 6.000 exemplaires.

Ces quelques chiffres indiquent déjà le rayon d'action des J. G. S. et si on ajoute que chaque fédération régionale ou locale organise, l'hiver, dans des salons, l'école en plein air, plusieurs réunions chaque semaine, il apparaît clairement que les jeunes socialistes belges influencent incontestablement l'opinion ouvrière.

La bourgeoisie le sent très bien et a pris dernièrement certaines mesures de répression contre les éléments révolutionnaires socialistes, trotskystes, libertaires) en interdisant quelques-uns de leurs journaux, en expulsant certains de leurs membres du comité international pour leur lutte antimilitariste et en est arrivé à étudier des projets de législation antirévolutionnaire, tel l'interdiction des formations de défense ouvrière (M. D. O.) étroitement rattachées au mouvement Jeune Garde.

Les causes de ce développement rapide des J. G. S. belges, lesquels il y a quelques années végétaient de la même façon que les jeunes socialistes des pays voisins, résident surtout dans le désarroi provoqué par la crise économique, le chômage très développé, les salaires réduits à l'extrême, le déséquilibre social permanent et par suite dans un besoin d'activité, de lutte anticapitaliste, dans la recherche d'une mystique de rénovation sociale.

C'est ce qui fait que le mouvement a pris un caractère de masse et constitue bien plus un courant émanant de la jeunesse ouvrière elle-même plutôt qu'une organisation politique créée par la simple volonté du Parti Ouvrier Belge, section de la 1^e Internationale, et auquel la J. G. S. est affiliée.

La preuve en est que dans les régions du pays où les social-démocrates ont peu pénétré cette inquiétude de la jeunesse s'est manifestée par la naissance de groupes de jeunes nationalistes flamands ou encore le développement rapide des Jeunes Ouvrières chrétiennes qui groupent environ 30.000 jeunes dans leurs cadres.

La position politique des J. G. S. est nettement marquée par cet état d'esprit, ils sont révolutionnaires, ils ont conscience de la nécessité de la lutte de classes, repudient le principe de défense nationale, etc...

Adhérents au Parti Ouvrier, ils en forment l'élément gauchiste et essayent de le redresser dans le sens révolutionnaire. Avec le nouveau des militants groupés autour de la « Action Socialiste » ils forment l'opposition au sein du P. O. B.

Le Parti Communiste possède chez eux certain sympathie, mais l'incapacité stérilement stérile, son manque d'habileté ne lui permet pas de transformer cette sympathie en influence directe et organisée.

En dehors de leur état d'esprit sain et digne d'une jeunesse ouvrière, l'action des J. G. S. est viciée par une série de faiblesses découlant de leur fausse position au point de vue organique et idéologique.

Quand on parle de fausse position idéologique il faudrait plutôt dire manque d'idéologie. En effet sur une série de problèmes des plus importants tels la question de la dictature du prolétariat, de la valeur de la démocratie bourgeoise, du rôle dévolu au syndicat et au parti, aucune position claire n'est adoptée et les sections sont influencées par telle ou telle conception toute personnelle, de j'en ai l'autre des militants ouvriers.

Au point de vue tactique, la même confusion régnait à propos du mouvement d'Amsterdam,

Dimanche 19 Novembre à 14 h. 30 AU PROGRAMME

Matinée Artistique

au profit du « LIBERTAIRE »

SALLE DE LA JEUNESSE RÉPUBLICAINE

10, R. Dupetit-Thouars

PARIS (3)

Métro (TEMPLE)

Les camarades chansonniers du Groupe artistique de la Muse Rouge, des cabarets Montmartrois, des concerts Parisiens

Babinski, R. Lahtler, Bicot, Draymond
Kiouane, Gumery, G. M. Gauté,
Jeanne Monteil, Odette Favier, Alfond,
Dominus, Gaston Bertier, Clémence
Tiersot, Le Kelec, Liette Guérta,
Suzanne Feyrou.

Entrée 5 francs

* RÉGISSEUR BICOT

Chômeurs 2 francs 50

Au Piano, Le compositeur GUMERY

gratuite pour les enfants

A PROPOS...

QUAND, ILS DISCUTENT...

Cueilli dans « Marianne » l'écho suivant qui se passe de commentaires et dont chacun fera son profit.

LES PHILANTHROPIES

Vous connaissez la « Vickers »... C'est une grande fabrique d'armes, qui réunit parfois des assemblées générales, où l'on discute des intérêts de la Maison.

Les grands personnages qui président aux destinées de la « Vickers » sont amenés à s'occuper de très graves affaires, on s'en doute. Et l'autre jour, devant l'assemblée, fut posée la question délicate de savoir si, actuellement, il était souhaitable qu'une guerre éclatât, pour régler définitivement les difficultés qui se rencontrent entre les peuples.

Geniu petit problème pour financiers.

On vota.

Par 151 voix contre 68, ces messieurs décidèrent que non, tout de même la guerre n'était pas encore absolument indispensable.

Ouf !

LES PHILANTHROPIES

Vous connaissez la « Vickers »... C'est une grande fabrique d'armes, qui réunit parfois des assemblées générales, où l'on discute des intérêts de la Maison.

Les grands personnages qui président aux destinées de la « Vickers » sont amenés à s'occuper de très graves affaires, on s'en doute. Et l'autre jour, devant l'assemblée, fut posée la question délicate de savoir si, actuellement, il était souhaitable qu'une guerre éclatât, pour régler définitivement les difficultés qui se rencontrent entre les peuples.

Geniu petit problème pour financiers.

On vota.

Par 151 voix contre 68, ces messieurs décidèrent que non, tout de même la guerre n'était pas encore absolument indispensable.

Ouf !

